

LA SUBJECTIVITE ET L'OBJECTIVITE DU POINT DE VUE DE L'ANTHROPOLOGIE PHILOSOPHIQUE

Takiyeddin Mengüsoğlu, Istanbul

I

Le problème de la subjectivité et de l'objectivité peut être étudié, comme le problème de la connaissance auquel il se rattache, du point de vue gnoséologique et du point de vue anthropologique.

L'anthropologie, qui a déjà précisé, en considérant comme un tout les déterminations de la connaissance, son rôle dans la vie concrète, nous permettra d'étudier la subjectivité et l'objectivité suivant les données de la vie concrète et d'établir, d'un autre point de vue, les différences essentielles entre l'homme et l'animal.

La subjectivité et l'objectivité, ainsi que le problème de la connaissance, ont fait l'objet de plusieurs recherches gnoséologiques. Dans une perspective gnoséologique, la connaissance objective et subjective est l'élément dominateur. Mais cette subjectivité est prise indépendamment de ses attaches avec la vie concrète, et en dehors de ses "conditions d'existence". Car, ce qui intéresse la gnoséologie, c'est avant tout, la différence entre la connaissance subjective et la connaissance objective, et le problème de la vérité qui se base sur cette différence. Une connaissance objective représente la "vérité", et une connaissance subjective la "non-vérité"; la gnoséologie se fait un devoir de ne pas perdre en considération leur relation avec la vie concrète. La seule relation qu'elle juge valable, est la relation du sujet à l'objet.

Si, dans le cadre du problème de la connaissance, l'accent est porté sur le sujet, on aura affaire à certaines formes de l'idéalisme: l'idéalisme transcendantal (Kant); l'idéalisme-absolu (Fichte, Hegel); l'idéalisme empirique (Berckley); le rationalisme (Descartes, Leibniz); l'empirisme - sensualisme (Hume, Locke), etc.

Le point commun à tous ces "ismes", c'est la prédominance reconnue au sujet ou à l'une des ses facultés. Cette faculté n'est pas la même dans chaque cas. Chez Kant, par exemple, la prédominance est accordée à

l'intuition et à l'entendement; au moi absolu chez Fichte; à l'esprit chez Hegel; à la perception chez Berkeley; à la raison chez Descartes et Leibniz; à "l'expérience" et aux "impressions" chez Hume...

Mais les théories de la connaissance qui découlent de ces "ismes" ne font aucun cas de la vie concrète. Elles cherchent à dépouiller la connaissance de toute empreinte subjective, et chaque théorie y apporte sa solution particulière. Car, une connaissance subjective, est une "illusion de connaissance", une non-vérité en contradiction avec la connaissance véritable.

C'est pourquoi, les efforts de toutes ces théories se conjuguent dans la recherche d'un critérium pour déceler la vérité. Or, dans le cadre du problème de la connaissance, une pareille attitude gnoséologique accorde la recherche d'un critérium pour déceler la vérité. Or, dans le cadre du "ismes" modernes, la subjectivité devient une source essentielle qui constitue le "hors-moi".

Seule la conception ontologique qui reconnaît le même caractère d'existence à l'objet et au sujet suit une voie différente par rapport à ces "ismes". Elle ne reconnaît aucune prédominance à l'objet ou au sujet qu'elle place dans une équivalence fonctionnelle, et définit la vérité par le degré d'adéquation entre les structures du sujet et de l'objet.

Mais, dans cette conception ontologique qui marque une nette supériorité au point de vue de la théorie de la connaissance, aussi bien d'ailleurs que dans les autres "ismes, c'est le caractère gnoséologique du problème de l'objet et du sujet qui est mis en valeur.

L'étude gnoséologique de l'objet nous mène au réalisme, et dans sa forme extrême, à une sorte de matérialisme qui met l'accent sur l'objet et assigne un rôle passif au sujet. Mais, la relation du sujet et de l'objet reste une relation gnoséologique.

II

Dans une étude gnoséologique, la subjectivité est l'expression de la non-vérité, et l'objectivité celle de la vérité. C'est pourquoi, indifféremment de toutes ses particularités, chaque "isme" se propose d'atteindre la connaissance vraie. L'erreur, c'est la connaissance inadéquate à la vérité et représente la dernière étape de la recherche gnoséologique. Par contre, dans une recherche anthropologique, l'objectivité et la subjectivité d'une personne s'extériorisent par ses gestes, ses comportements, ses décisions, ses jugements, ses projets et ses plans. Or, une étude anthropologique est

Le moi-pur de Husserl, par exemple, qui est une réduction du moi psychologique.

une étude de l'objectivité et de la subjectivité du point de vue de la vie humaine concrète.

La subjectivité (l'erreur) et l'objectivité (la vérité) qui sont confiées, dans une recherche gnoséologique, sur le plan de la théorie, acquièrent une importance capitale dans la vie concrète puisqu'elles intéressent au plus haut point l'homme, sa vie, ses rapports avec les autres hommes et déterminent le sens de ses activités. Dans la sphère de la gnoséologie, leur influence, très limitée, n'est presque pas nuisible. Par contre, dès qu'elles sont placées dans le cadre d'une recherche anthropologique, elles exercent une influence dont les répercussions sont d'une importance insoupçonnée et déterminent la base même de nos relations humaines ainsi que notre comportement envers les institutions qui règlent nos activités sociales. Une jugement subjectif peut bouleverser toute la vie d'un homme et causer une perte irréparable à la société.

La recherche gnoséologique, au contraire, n'est nullement en rapport direct avec la vie. Que la vérité soit considérée comme un "impératif absolu", ou le fait des impressions et des expériences antécédentes, cette recherche gnoséologique, placée sur le plan théorique, ne peut en aucune manière influencer la vie, puisqu'elle suppose une abstraction préalable des relations humaines. Dans la sphère gnoséologique, la subjectivité et l'objectivité ne sont que des phénomènes que l'on se propose d'expliquer et de comprendre. Mais cette explication purement théorique nous est parfaitement indifférente parce qu'elle n'engage pas la vie humaine.

Aucun conflit ne peut se présenter dans ce domaine. Il est impossible que l'homme déroge à sa voie naturelle, car il n'existe pas de motif capable de le dévoyer. Par contre, la vie humaine, les relations humaines présentent des conflits et des dévoiements. En effet, l'objectivité permet d'imposer un ordre à la vie concrète de l'homme. La subjectivité au contraire, rend arbitraire et désordonnée la marche de nos actions. Un être subjectif peut facilement mener à sa ruine l'institution qu'il dirige, saper la croyance en l'idéal des jeunes qui l'entourent et créer bientôt autour de lui un climat d'incertitude et de désespoir.

L'être subjectif est celui qui vit sous le joug de ses sentiments et de ses intérêts. Ses jugements, ses paroles, ses décisions, ses comportements sont commandés par eux. Le fondement de ses jugements et de ses décisions ne se trouve jamais dans la question qu'il juge, ou dans la question à propos de laquelle il doit prendre une décision, mais dans l'idée qu'il se fait de son intérêt. Cet intérêt, peut, bien entendu, être réel ou probable. Si l'on connaît ou devine les champs d'intérêts de telles personnes il est possible de prévoir la marche des discussions auxquelles elles prennent part, et même les arguments et les preuves qu'elles avanceront pour

soutenir leur opinions. De même, il est toujours possible, de prédire les décisions qu'elles prendront dans une situation donnée.

Pourtant, la grande variété des situations humaines, l'impossibilité de connaître tous les fils conducteurs, faussent souvent les prévisions et suscitent des surprises.

Tandis qu'on peut prévoir beaucoup plus aisément et avec une très faible marge d'erreurs les agissements d'un homme objectif. Il suffit de connaître les données de son raisonnement. Aussi, remarque-t-on une similitude surprenante dans le raisonnement des gens objectifs qui souvent emploient les mêmes arguments pour les mêmes causes, comme s'ils s'étaient concertés d'avance. Car c'est la situation, le phénomène ou le problème discuté qui suggère ces arguments. La source de la détermination étant la même, il est naturel d'aboutir au même résultat. Ce qui sépare les hommes, c'est l'intérêt, c'est l'idée qu'ils se font de ce qui leur est utile. La similitude qu'on remarque dans le processus du raisonnement des gens objectifs peut se comparer à la similitude que présentent les travaux des savants ou des techniciens qui travaillent, sans se concerter, sur un problème commun. Si le problème est posé dans les mêmes termes, ils aboutissent forcément au même résultat. Dans le domaine technique, qui est beaucoup plus près de la vie quotidienne que la science, cette situation est encore plus apparente. Car un problème scientifique peut sembler résolu, même si la solution est défectueuse. L'erreur peut ne pas être remarquée tout de suite. Tandis que dans le domaine de la technique, une pareille méprise est impossible, puisque le fonctionnement de l'instrument la décèle du premier coup.

L'objectivité de l'esprit humain ne peut être discerné malheureusement avec autant de rigueur que celle d'une machine: le don de la persuasion, la rhétorique peuvent donner le change. Un homme à l'esprit objectif qui met le doigt sur le point crucial d'une question, s'il n'est pas doué du don de la persuasion, voit ses paroles rester sans effet, ses raisonnements dédaignés. On lui préfère les arguments d'un homme subjectif, parce que ces arguments ont plus de chaleur et de passion.

A chaque moment de notre vie, nous nous trouvons devant des situations créées par des attitudes et des décisions subjectives. Or, les attitudes et les décisions subjectives sont de beaucoup plus nuisibles lorsqu'elles émanent des personnes appelées à diriger et à décider, c'est-à-dire des personnes politiques. Il vaut mieux d'ailleurs, en politique parler de démagogie que de subjectivité. Le démagogue agit en vue de son propre intérêt ou de celui du petit groupe auquel il est hé. De ce point de vue, il n'y a aucune différence objective entre la démagogie et la subjectivité. Leur domaine seul change. La politique a comme objet l'organisation des institutions et de la vie sociale d'une communauté. Le déma-

gogue fait parti d'un groupe dont les membres sont liés par un intérêt commun qui ne peut être l'intérêt de la communauté entière. Il parle et il agit donc suivant l'intérêt de ce groupe. La parole d'un démagogue, comme celle de tout homme subjectif en général, ne vise qu'à faire accepter les points de vue qui favorisent ses partisans au détriment de la nation. Il sait flatter les passions de la masse. Il semble même être son porte parole. Il importe peu, d'ailleurs, qu'il se contredise parfois. Le peuple n'a pas beaucoup de mémoire et n'aime pas se forcer pour comprendre. Cette paresse mentale, ce manque de mémoire font en vérité la force du démagogue. Il n'est pas seul d'ailleurs. Le petit groupe dont il défend l'intérêt, le soutient. Les membres de ce groupe adoptent ses points de vue. Ils agissent comme s'ils croyaient à la validité de ses arguments. Ils savent qu'il n'en est rien, mais leur intérêt personnel les empêche d'exprimer leur pensée. Le démagogue peut très bien rester étranger à cet intérêt commun au petit groupe. Ses motifs d'action sont parfois d'un autre ordre: désir de gloire, de titres, de domination, ambitions personnelles, etc. Mais il a besoin de ce petit groupe pour parvenir à ses fins, personnels et pour s'affirmer.

Nous retrouvons dans d'autres domaines des relations humaines, sur une échelle plus ou moins large, ce même mécanisme psychique. Partout, la démagogie consiste à défendre une cause, non avec passion par croyance, mais parce qu'on escompte un profit.

Encore une fois, les mots d'ordre qu'on accepte, les croyances qu'on défend dans ces groupes ont un fondement subjectif. Mais, ces groupes peuvent aussi avoir de représentants qui font figure de héros. Pour ces derniers, les questions discutées finissent par n'avoir plus aucune importance; ils s'attachent, non pas à l'esprit, mais à la lettre des statuts, des règlements ou des lois. Ils deviennent les champions d'un certain formalisme stéril.

Or, les lois sont prévues pour éviter autant que possible qu'un fait objectif soit jugé ou décidé d'une manière subjective. Elles ne doivent jamais être des barrières au fonctionnement objectif d'un jugement. Elles ne sont pas des entités en elles-mêmes. Mais même ce formalisme n'est qu'un succédané du subjectivisme. Ses limites ne sont jamais trop larges et coïncident avec les champs d'intérêt directs ou indirects de l'individu. C'est, encore une fois, une manière de camoufler le subjectivisme. Dès qu'on connaît les champs d'intérêts de l'individu, les masques tombent.

On peut se demander ce qui pousse un individu à devenir le gardien, le défenseur d'un pareil formalisme. Il est souvent difficile de déceler les facteurs décisifs. D'autant plus que l'individu lui-même se croit sincère et semble vivre et agir selon ces lois (toutefois, tant que son intérêt per-

sonnel n'est pas en cause.) Mais, si cet individu fait son examen de conscience, il s'apercevra vite que son attitude n'a aucun fondement solide. Seulement, il ne sera peut être jamais amené à faire cet examen de conscience, car en général il ne réfléchit pas sur ses actions et ne sent pas le besoin de les critiquer.

Mais il est facile de saisir, lorsqu'on examine ses différentes actions, que cet individu est un formaliste sans conviction; en effet, il jugera différemment une même situation suivant son protagoniste. Ce ne sont pas des principes objectifs, mais bien des sentiments qui dominent ses jugements. Ses sentiments remontent toujours, en dernière analyse, à l'arrière pensée d'un profit ou d'un intérêt. Point n'est besoin que cet intérêt caché soit d'un ordre supérieur. Comme l'a soutenu Kant en définissant les principes fondamentaux de la morale, ce sentiment, ce motif subjectif peut être, tout simplement, le désir de plaire ou même le désir de faire un bien contraire aux impératifs objectifs, sans attendre en échange un profit matériel.

Le formaliste est le type le plus dangereux pour celui qui tient, à l'objectivité des discussions. Car la subjectivité d'un pareil individu n'est pas apparent du premier coup; il peut même - quand il n'est pas intéressé directement - donner l'impression d'agir avec une parfaite objectivité. Mais cette impression ne peut durer longtemps. Aussitôt que l'individu est directement intéressé dans une affaire, sa vraie nature apparaît.

Du point de vue de l'anthropologie, un pareil individu n'est qu'un arriviste. Un formaliste est plus dangereux qu'un homme réputé pour sa subjectivité, car ce dernier ne porte pas de masque: comme on le connaît, comme on sait à quoi s'en tenir avec lui, il ne peut tromper son milieu. D'ailleurs, lorsque son intérêt l'exige, lui aussi essaie de se faire passer pour formaliste, afin de paraître objectif. Mais il ne se pose pas en défenseur des principes. Le formaliste veut agir objectivement chaque fois que les principes en question ne nuisent pas directement ou indirectement à ses intérêts.

III

Comme l'opposé de la vérité en gnoséologie est l'erreur, l'opposé de l'objectivisme en anthropologie est le subjectivisme. Rester objectif dans une discussion, dans une attitude, dans une conversation, dans une critique ou une décision, c'est avoir toujours en vue l'objet de cette discussion, de ce jugement, de cette critique, etc.

Dans la théorie, c'est-à-dire dans le problème de la vérité, ceci est très apparent. Personne ne peut le contredire. Comme nous l'avons indiqué plus haut, la théorie ne peut avoir une influence sur les relations hu-

maines. Tandis que dans la pratique, c'est-à-dire dans les relations humaines, il y a toujours certaines personnes qui souffrent des décisions non objectives, ou au moins une institution qui en subit les conséquences. De même qu'un homme qui avance une connaissance vraie doit posséder une balance sensible, l'homme objectif doit savoir peser ses décisions. Ce discernement se base, dans le domaine de la théorie, sur la conscience de la vérité, et dans le domaine pratique directement sur le sens du droit et en général sur le sens des valeurs. Car, dans la pratique, le sens de la morale qui se base sur la réflexion se trouve dans l'obligation de compter avec des éléments étrangers à une situation donnée et peut perdre son objectivité.

Un homme objectif ne considère pas une situation du point de vue de ses antipathies ou sympathies; son jugement se base non sur des critères étrangers, mais sur les données mêmes de cette situation. C'est le comportement propre à l'homme de science que de faire abstraction de tous les éléments étrangers au fait scientifique qu'il étudie. Seul un jugement émis dans ces conditions peut prétendre à la dignité d'objectivité. Un jugement objectif n'a d'autres bases que les relations, les objets ou les situations prises en considération. L'homme objectif se doit d'adopter le comportement de l'homme de science.

Or, la sympathie et l'antipathie restent en dehors du champs d'action de l'homme de science. C'est pourquoi, il est d'usage dans les examens de garder sous pli le nom des candidats, afin de parer à une intervention subjective des examinateurs et de ne faire baser la décision que sur le degré de conformité entre la question et la réponse. L'homme objectif est donc celui qui, devant toutes les situations se comporte comme si les noms étaient mis sous pli. Il fait abstraction de la sphère de ses intérêts immédiats ou futurs. C'est d'ailleurs pourquoi, dans la vie sociale, le vote secret est de rigueur. L'homme se trouve ainsi à l'abri des facteurs affectifs comme la timidité ou la peur qui peuvent influencer sa décision. Cependant, cette condition n'est pas suffisante pour assurer une parfaite objectivité. L'homme, même dégagé des influences extérieures peut garder toute sa subjectivité et agir conformément à ses intérêts personnels.

L'objectivité et la subjectivité ne sont pas le propre des décisions, des jugements, des discussions ou de simples conversations. Il y a des critiques subjectives, et des critiques objectives. La critique digne de ce nom relève du domaine de la connaissance théorique, c'est-à-dire de la science et de la philosophie, ou des disciplines attenantes. Une critique subjective, quel que soit son objet, est toujours personnelle, négative, blessante; elle est dictée par des facteurs, des buts subjectifs. Elle peut même se muer en calomnie. Dans la vie publique, elle puise sa force dans certains clichés. De nos jours, le communisme éveille dans plusieurs pays des

réactions justifiées. Mais cette expression est devenue un cliché, une accusation portée à l'adversaire dans le but inavoué mais aisément décelable de le compromettre auprès des autorités. Ce rôle était tenu, dans le passé, par la religion. Une pareille critique, qui trouve sa source dans un subjectivisme extrême, peut s'adapter à toutes les situations.

Quel que soit son objet, la critique subjective vise l'aliénation du prochain; elle est un moyen de pression pour faire aboutir une ambition personnelle.

Dans les pays où le niveau culturel est élevé, de pareils faits se produisent rarement; mais dans les pays où le niveau culturel est au-dessous de la moyenne, il est d'un usage courant de mobiliser la critique subjective pour aboutir à des fins inavouables, et cela d'autant plus que la conscience collective assure l'impunité à l'agresseur.

Par contre, la critique objective, est une critique impartiale qui ne dépasse point les cadres de l'objet critiqué. Le critique objectif ne fait point intervenir ses visées personnelles, ses intérêts dans l'élaboration de son jugement. Son attitude est par essence constructive; il n'accorde aucun primat à son intérêt personnel, ou à celui du groupement dont il fait parti. Son jugement est motivé par des valeurs objectives. Toute critique qui ne tient pas compte de ces données devient forcément une forme de chantage.

On peut aussi parler de l'objectivité et de la subjectivité des grandes masses, et des personnes responsables du sort d'une nation. Le subjectivisme d'un dirigeant, nous l'avons vu, devient ce qu'on est convenu d'appeler la démagogie. Par contre, un dirigeant objectif est "un homme d'Etat". L'homme d'Etat est tout le contraire d'un démagogue. Sa décision ne dépend ni de son intérêt personnel, ni de celui d'un groupe, mais des éléments mêmes de la situation dont il se fait le juge. Il sait choisir, en étudiant une situation donnée, les éléments essentiels qui en forment la charpente, les dégager, et baser son jugement, comme un homme de science, sur ces composantes majeures. Sa décision engage l'avenir de son pays. Si elle est erronée elle peut le conduire à une voie sans issue, comparable à l'impasse où se trouve acculé un homme de science partant d'une hypothèse stérile. Mais, le problème de l'homme de science est un problème d'ordre théorique, dont il est le seul à subir les inconvénients, quitte d'ailleurs à rebrousser chemin et à reprendre ses recherches en se basant sur une autre hypothèse. Par contre, les décisions d'un homme d'Etat intéressent toute une nation; elles peuvent avoir des conséquences désastreuses, étouffer toute une réforme et conduire la nation aux bords de l'abîme.

L'homme de science peut, à l'insu de tout le monde, abandonner une première hypothèse pour une autre. Mais dans la vie publique, toutes les

décisions intéressent l'ensemble de la communauté qui en subi les conséquences, et doivent donc être communiquées. L'homme d'Etat doit, comme un homme de science, apporter les correctifs nécessaires à une décision défecueuse et avoir le courage de reconnaître ses erreurs. Les décisions d'un homme d'Etat peuvent, bien entendu, être en contradiction avec les intérêts immédiats d'un groupement restreint. Mais cette contradiction ne doit en aucune manière influencer sur la mise en application de cette décision, même si cette intransigeance doit entraîner la destitution de son promulgateur.

Il est des principes objectifs qu'un homme d'Etat se doit de respecter : par exemple, accorder la priorité non pas à la quantité mais à la qualité de la nouvelle génération, à sa force de caractère, à son niveau intellectuel; brouiller le jeu des préférences subjectives; favoriser la jeunesse studieuse, avide de science au détriment de la jeunesse oiseuse. etc. Le fondement de tous ces principes est l'intérêt du pays, son évolution, son bien-être. Ces principes une fois admis, les décisions perdent toute contingence, toute inconséquence pour assurer la réalisation d'un idéal bien défini; la jeunesse fait confiance en l'avenir, sachant que ses peines, ses efforts seront récompensés et justement rétribués. Une situation pareille entraîne forcément une sélection.

Au contraire, les principes subjectifs sapent tous les espoirs. Bien entendu, il peut y avoir, même dans ces conditions, des individus attirés par le travail, et les joies purement formelles de la science. Mais ces efforts isolés ne peuvent en aucune manière assurer l'avenir d'un pays.

L'un des facteurs les plus importants qui justifient la suprématie de l'Europe, c'est l'importance accordée au caractère et au savoir, la considération de travail comme une valeur sûre. C'est pourquoi par une sélection naturelle, les ignorants et les incapables sont relegués au second plan. Or, dans les pays où prédomine la subjectivité, il est fréquent de voir un homme qualifié supplanté par un homme sans mérite. Ayant perdu toute stabilité, la vie devient un tissu de hasards. L'homme perd toute confiance en l'avenir. Seule l'objectivité peut assurer la justice sociale, l'évolution des institutions, leur consolidation. Dans les pays où règne la subjectivité, les institutions n'ont aucune autonomie; leur sort dépend uniquement de l'homme qui en assure la direction.

Etudier les phénomènes de la subjectivité et de l'objectivité du point de vue de l'anthropologie, c'est prendre en considération leurs rapports avec la vie humaine concrète, ou, en d'autres termes, leur aspect éthique. Car l'anthropologie n'est pas une étude anatomique des relations, des activités humaines. Elle prend l'homme comme un tout concret. Or, il importe d'établir une relation entre le problème de la valeur, et la subjectivité et l'objectivité, car la vie humaine est le lieu d'interférence de phéno-

mènes soumis à une échelle de valeurs. La gnoséologie, qui n'étudie l'objectivité et la subjectivité que dans le cadre du problème de la vérité et de l'erreur, peut se permettre de négliger le problème de la valeur. Mais cette attitude devient dérisoire quand il s'agit d'étudier la vie humaine concrète.

Aux phénomènes de l'objectivité et de la subjectivité, étudiés du point de vue du problème de la valeur, correspondent deux constellations contradictoires. Nous désignerons par "valeurs utilitaires" les valeurs qui correspondent aux valeurs subjectives, et par "valeurs supérieures" les valeurs qui correspondent aux phénomènes objectifs, comme par exemple la loyauté. Les personnes qui se trouvent dans la première constellation c'est-à-dire dont les gestes et les activités sont définis par ce premier groupe de valeurs, sont des personnes subjectives, car ces valeurs relèvent de l'utilité, de l'intérêt, etc. Mêmes la science et la philosophie peuvent être considérées comme des utilités. L'homme qui agit conformément à ces valeurs ne peut jamais recouvrir son indépendance et sa liberté. Il doit, avant de prendre une décision, ou émettre un jugement, ménager la chèvre et le chou, jauger le pour et le contre, les partisans qu'il va gagner et ceux qu'il va mécontenter, en ayant bien soin d'agir de telle sorte que le mécontent ne puisse lui causer du tort, ou que ce tort soit assez minime pour être largement compensé par l'appui de ses nouveaux partisans.

En confrontant l'idée de la détermination des activités humaines par les valeurs de la sphère utilitaire avec les idées exposées par Kant dans son éthique, nous pouvons aboutir à cette constatation: agir conformément à des valeurs utilitaires comme l'intérêt et le profit, c'est agir conformément à des impératifs hypothétiques. On se souvient de l'exemple célèbre donné par Kant: un homme d'affaires conscient de ses intérêts se garde de tromper même un enfant, sachant que sa renommée en souffrira et qu'il ne pourra plus compter sur ses clients. L'honnêteté est donc le meilleur serviteur de l'intérêt.

Il s'ensuit que l'homme doit s'y prendre à deux fois avant d'émettre un jugement sur une personne subjective. Ce jugement, s'il est défavorable, peut attirer les pires ennuis et nul n'ignore les obstructions, les barrières que rencontre un homme objectif dans les pays culturellement faibles.

Au contraire, l'homme qui base ses activités, ses jugements, ses décisions sur les valeurs supérieures, est un homme objectif, libre et indépendant. Il n'est pas, selon une expression de Schopenhauer "conscient de son intérêt". Il pousse l'objectivité jusqu'en ses dernières conséquences, indépendamment de toute considération d'ordre utilitaire, en se référant aux seules valeurs supérieures. C'est pourquoi il est un être libre.

Mais cette liberté ne relève pas de la politique; elle est personnelle, morale, délimitée par des valeurs négatives comme le mensonge, la prévarication, la subjectivité. L'homme intègre ne peut, d'autre part, entrer en conflit avec les lois qui régissent la société, car la loi n'est que l'expression de ce qui ne doit être fait.

Au contraire, ceux qui ne pensent qu'à leurs propres intérêts, peuvent facilement entrer en conflit soit avec d'autres intéressés, soit avec les lois de l'Etat. Le champ de leurs activités est très restreint: il s'étend jusqu'à la limite d'un intérêt contraire. Mais il est impossible de ne pas dépasser cette limite: il est dans la nature des intérêts de se nuire, de créer un conflit, d'aboutir à un processus d'accaparement réciproque. Tel n'est point le cas pour ceux qui se réclament des valeurs supérieures, car on ne voit point comment des personnes qui ne cherchent pas à se nuire, qui agissent en toute objectivité pourraient entrer en conflit.

L'objectivité, l'équité supposent des qualités supérieures que peu de personnes possèdent; mais cette minorité peut se développer, dans les pays objectifs, par la pression du milieu. Le favoritisme, par exemple, s'il attire la réprobation sociale, ne peut guère s'implanter et doit céder la place à l'équité. Mais, dans les pays où la majorité est détenue par les partisans des valeurs utilitaires, les objectifs mis en minorité seront la proie des maîtres-chanteurs et des calomnieurs, sans pouvoir compter sur la protection morale de l'opinion publique.

Nous retrouvons, dans l'attitude de ceux qui défendent les valeurs supérieures tout le contenu de l'impératif catégorique de Kant. On le sait, la base de cet impératif n'est ni l'intérêt, ni les impulsions, ni les sentiments, mais les règles, les principes objectifs aux commandements catégoriques. "Tu ne mentiras point, même si tu dois en souffrir; tu seras fidèle à la parole donnée, même si cette fidélité doit te coûter cher." Il n'est plus question, bien entendu, comme dans les impératifs hypothétiques, de tenir parole p o u r garder la confiance des autres et p o u r n e p a s porter préjudice à sa réputation, de se dire que tous les moyens sont bons pour arriver à ses fins. L'impératif catégorique repose sur la bonne volonté. Ce n'est pas la réalisation de cette bonne volonté qui importe, mais son existence même. Un homme de bonne volonté est un homme libre, parce que ses actes ne sont pas régis par ses inclinations, ses sentiments, mais par cette bonne volonté qui "est l a c h o s e la plus inconditionnellement bonne du monde."

Le problème de l'objectivité et de la subjectivité est donc un problème qui intéresse toute notre vie, notre existence concrète aussi bien que nos rapports avec nos semblables, et qui se rattache, par conséquent, à notre sphère de valeurs. C'est cette sphère qui conditionne en premier lieu notre vie concrète et nos relations. La formation de cette sphère de

valeurs chez un individu dépend en grande partie de nos conditions de subsistance, de notre existence historique. Car, les valeurs centrales qui caractérisent une époque jouent un grand rôle dans la détermination des relations humaines. Elles trouvent leur expression dans toutes les activités, dans toutes les décisions de la société. Tout essai, dans ce domaine, d'aboutir à un résultat par des conseils, des leçons de morale est d'avance voué à l'échec le plus cuisant. Seul l'exemple du milieu peut susciter l'adhésion de l'individu aux valeurs supérieures. D'autre part, les dirigeants d'un pays sont aussi tenus de donner l'exemple, d'être les représentants de l'objectivité. Tous les hommes, et surtout les nouvelles générations sont très sensibles à l'influence du milieu, au bon exemple, aux décisions et aux activités objectives. Car, l'objectivité n'est pas une qualité surajoutée à l'homme, mais son essence même. Être un homme, c'est être objectif; au contraire, être subjectif, s'est se placer en dehors de l'humanité.

V

Parmi les philosophes qui considèrent l'objectivité comme la condition essentielle de l'homme, citons Schopenhauer et Max Scheler. Pour le premier, seul l'homme qui se pose comme "sujet de la connaissance pure" peut prétendre à l'objectivité, et à un minimum de génie. Mais l'objectivité véritable est le fait de l'homme génial. L'homme objectif n'est plus déterminé par les "principes de la raison suffisante", ni par les sentiments de son sujet individuel. Un tel homme, c'est-à-dire l'homme subjectif, se cantonne dans la sphère de ses intérêts; il n'accorde aucune importance aux activités désintéressées, à celles dont il ne pourra tirer profit soit dans l'immédiat, soit plus tard. C'est pourquoi, l'art lui demeure étranger, car il ne peut se dépêtrer de cette connaissance individuelle que lui procure le principe de la raison suffisante, et qui ne tient compte que de la sphère de l'utilité, alors que l'art exige le dépassement de la connaissance utilitaire pour se hausser au niveau de la "connaissance pure". Cette déliyrance n'est guère possible sans un minimum de génie.

L'homme ordinaire étant dénué de ce minimum, la masse ne peut prétendre à la moindre parcelle de ce génie. L'homme ordinaire, ou la masse, est une fabrication de la nature, un objet que la nature produit en série. Il ne peut jamais prétendre à l'objectivité, agir contrairement à ses intérêts, opposer un refus catégorique à une appropriation même illicite. Il prend toujours, face à ses intérêts, une attitude positive, et ne se déclare jamais satisfait. Il peut même intégrer dans cette sphère sa croyance en d'autres mondes. En fait, l'homme subjectif est avare; la charité n'est

pour lui qu'un placement avantageux qui lui sera remboursé au centuple dans l'autre monde.

L'homme génial ou l'homme possédant un minimum de génie peut devenir objectif. Il n'attend rien en retour de ses bienfaits, car il sait que la richesse est le fait du hasard, et qu'il est vain d'ériger en absolu ce qui n'est que contingence. En parlant d'une chose, en jugeant une situation, il se place au point de vue de "la connaissance pure". C'est pourquoi, il n'est jamais intéressé, et garde son objectivité même si sa conclusion doit entraîner des conséquences qui lui sont néfastes.

Nous retrouvons, dans ses grandes lignes, le même problème chez Max Scheler pour qui l'objectivité est la particularité essentielle de l'homme. L'objectivité de Schopenhauer était conditionnée par le génie. Celle de Scheler repose sur la présence du "Geist". D'après lui, l'anthropologie, en essayant de préciser la différence essentielle entre l'homme et l'animal, devrait poser, comme principe de base, la faculté propre à l'homme de pouvoir agir à l'encontre de ses sentiments. L'être humain, contrairement à l'animal qui prend une attitude positive vis-à-vis de tout ce qui sert ses intérêts, peut opposer un "non" catégorique aux tentations. Il est, par principe, une créature qui fait preuve de désintéressement.

Tel n'est pas le cas pour l'animal qui est dépourvu du "Geist". Etre dépourvu de "Geist" c'est agir conformément à ses sentiments, aux impératifs psycho-physiques, c'est devenir son propre esclave, son propre lien et vivre dans les limites d'un cadre rigide. Le milieu d'un animal, d'après les plus récentes recherches anthropologiques et biologiques, est formé : 1° par la nourriture qui lui est donnée; 2° par son impulsion sexuelle; 3° par ses amis et par ses ennemis qu'il doit fuir, et enfin 4° par les animaux qu'il doit attaquer et dévorer pour assurer sa subsistance. Rien n'existe pour l'animal en dehors de ces données, sinon en tant que barrière pour l'assouvissement de son impulsion. C'est pourquoi, l'animal transporte avec lui-même son propre milieu et ne voit partout que les seuls objets de sa convoitise.

Un homme qui ne pense qu'à ses intérêts peut se trouver dans la même situation. Mais, contrairement à l'animal qui ne peut dépasser sa condition, l'homme a le privilège d'être accessible à l'objectivité.

La religion parle du bon et du mauvais côté de l'homme. Le mauvais côté de l'homme, c'est sa subjectivité, ce qui l'apparente à l'animal, c'est-à-dire son corps, ses impulsions, ses désirs, ses passions. Par contre, le meilleur côté de l'homme c'est sa vie spirituelle, c'est-à-dire son côté objectif. D'après les théories anthropologiques influencées par la conception religieuse (la théorie de Scheler, par exemple) le mauvais côté de l'homme, c'est sa nature biologique, sa nature naturelle, cette nature subjective qu'il partage avec l'animal. Nous savons que chez Scheler, par exemple, ce qui

sépare l'homme de l'animal, c'est son Geist. Du point de vue bio-psychique, il est placé au même niveau que n'importe quelle créature. C'est son Geist qui lui assure l'objectivité et la liberté.

Mais il n'est pas nécessaire, pour arriver à cette conclusion de scinder l'homme en deux. Il est possible, et plus juste, du point de vue des phénomènes humains, d'y aboutir sans scission préalable. Car l'homme est un tout concret, impensable en dehors de sa nature biologique. D'autant plus que ses qualités, ses attributs, ses talents sont les épiphénomènes de sa structure bio-psychique. Au début, toutes ses dispositions sont indifférentes au bien et au mal, à l'objectivité et à la subjectivité. L'homme acquiert sa dignité humaine par une confrontation constante avec son milieu et les valeurs de la société.

Cette évolution peut se faire dans les deux sens. Une évolution dans le sens des valeurs supérieures, assure la liberté et l'objectivité. Si cette évolution se fait dans le sens des valeurs utilitaires, l'homme est déterminé par la sphère de ses intérêts; il s'enfonce dans un égocentrisme d'autant plus subjectif que dégagé de toute responsabilité.

Notons cependant, que cette évolution doit être entendue dans son sens véritable: il s'agit de l'évolution des dispositions et des facultés pré-existantes, à partir des germes bio-psychiques de l'homme. En dehors de certaines exceptions d'ordre clinique, un crétin ne deviendra jamais intelligent, et un intelligent ne pourra jamais sombrer dans le crétinisme. Ce que nous pouvons espérer, c'est tout au plus une certaine amélioration chez le crétin, et la possibilité pour l'intelligence de se développer. Il en est de même sur le plan des valeurs. Nous possédons tous un organe sensible aux valeurs supérieures et qui peut s'épanouir, comparable par exemple à cette fameuse disposition pour les mathématiques qui prend sa source dans les données bio-psychiques de l'être humain.

Traduit par Doçent **Dr. Adnan Benk**